de solitude jusqu'à satiété : un immense champ d'activité s'ouvre devant lui.

..... Bustamente qui ne veut pas accorder à l'intimidation le renvoi de ses ministres, envoie contre les révoltés un corps de troupes de 3,000 hommes commandés par le général Caldéron. Celui-ci vient s'établir à Santa-Fé. C'est un village à trois lieues de Vera-Cruz. Caldéron s'y arrête, car là se termine cette zone meurtrière que la fièvre jaune et les sables brûlants tracent autour de cette ville.

Pendant ce temps, le général Arago avait été chargé par Santa Anna du commandement de Vera-Cruz, et son frère avait reçu assez à contre cœur l'ordre de former et de discipliner un corps composé des *Jarochas* de la côte. Pour que nos lecteurs se fassent une idée de la difficulté d'exécution de l'ordre donné à notre compatriote Joseph Arago, il est bon qu'ils sachent que ces Jarochas sont les habitants des campagnes embrasées qui bordent le littoral : gens inquiets, remuants, au teint basané, dont le corps n'est pas susceptible sous le soleil des tropiques de laisser échapper une goutte de sueur ; cavaliers indomptés, comme leurs chevaux, aux jambes nues, aux pantalons de coton courts, toujours disposés à mettre le sabre à la main, et pour éviter une perte de temps le portant sans fourreau, s'en servant à chaque instant, ou pour

terminer leurs querelles ou pour s'ouvrir un passage parmi les taillis épais de leurs forêts. Il vaudrait donc autant essayer de former régulièrement les Bédouins les plus sauvages, ou de rassembler en masses compactes les sables de leurs déserts que d'apprendre à ces hommes à soutenir une charge, à l'exécuter, ou à se plier aux exigences de la discipline.

Santa Anna devait bientôt en faire l'expérience.

Il est instruit à dix heures du soir qu'un riche convoi d'argent et de munitions, escorté par 500 hommes, est attendu par le général Caldéron. Aussitôt il monte à cheval avec quelques hommes, longe silencieusement, à la faveur des ténèbres, les bords de la mer sur la route de l'*Antigua* (l'ancienne Vera-Cruz), et, se rabattant brusquement sur la gauche, aux premières lueurs du jour il se trouve entre le camp de Caldéron qu'il a tourné et le convoi qu'attend celui-ci. Santa Anna et sa troupe dressent leur embuscade sur la lisière d'un chemin, derrière des fourrés épais que l'aube ne pénètre pas encore de ses clartés.

Quelques instants se passent dans l'attente. Un des Jarochas accoutumé comme ils le sont tous à suivre une piste sur des traces presque invisibles, dont les yeux et les oreilles exercés voient et entendent ce que l'Européen ne verrait ni n'entendrait, est envoyé en avant. L'oreille collée sur la terre, il ne tarde pas à

entendre le piétinement des mulets chargés, la cloche de la jument conductrice du convoi, le trot de la cavalerie qui l'accompagne, la conversation insouciante des officiers. Le cortége s'engage bientôt dans le chemin. Le Jarocho donne le signal convenu; Santa Anna et sa troupe sortent de leur embuscade en un instant aux yeux de l'escorte étonnée, le convoi disparaît derrière un mur vivant, et pendant que la fusillade s'échange, il est rapidement dirigé en sens opposé. Les cavaliers désorientés par la brusquerie de cette attaque, ignorant dans cette demi-obscurité à combien d'ennemis ils ont affaire, se dispersent de tous côtés. Mais à la voix bien connue de Santa Anna qui les rappelle, les fuyards reviennent en criant: Vive Santa Anna! mort aux ministres! se joignent à lui, et le général rentre à Vera-Cruz avec une augmentation considérable dans son trésor, et 500 hommes de plus dans son armée.

Après un court répit, sans permettre que les chevaux soient dessellés, Santa Anna fait sonner le bouteselle général de ses Jarochas, prend avec lui quelques régiments d'infanterie, et, laissant au général Arago le soin de défendre la place, se met en marche pour attaquer Caldéron. Il le rejoint à Tolomé, et quoique sans artillerie, donne l'ordre de commencer l'attaque générale de toutes les forces de son ennemi.

Malheureusement, aux premières détonations de l'artillerie, les Jarochas lâchent pied, entraînant avec eux le capitaine Arago qui fait de vains efforts pour les rallier; l'infanterie seule tient bon contre l'artillerie: la lutte héroïque d'un régiment de Santa Anna qui se fait tuer jusqu'au dernier homme, en défendant à la baïonnette le terrain pied à pied, suspend la défaite et quand le dernier tombe la déroute devient complète! Tout le monde s'enfuit, ceux qui demandent quartier sont égorgés; le colonel Landero, un des plus braves officiers de Santa Anna, est massacré dans sa fuite par un lancier à qui il demande en vain la vie, et Santa Anna lui-même accompagné d'un seul homme pique son cheval, s'enfonce dans les bois et disparaît.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées, et Vera-Cruz présentait un aspect bien différent de celui qu'elle offrait lors de l'entrée du convoi si heureusement capturé. L'inquiétude est universelle: Santa Anna n'a pas reparu depuis la sanglante affaire de *Tolomé*.

Le général Arago sur qui pèse toute la responsabilité, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour résister à l'attaque de Caldéron qu'il attend de minute en minute, se promène soucieusement sur une terrase élevée, en interrogeant tous les points de l'horizon. La plage jusqu'à *Vergara* est déserte, la

brise agite tristement les masses sombres de verdure sous lesquelles Santa Anna doit errer: dans chaque nuage de poussière que le vent de la mer fait tourbillonner il croit ou voir les colonnes de Caldéron s'avancer, ou reconnaître le cheval et le costume du général en chef. La seconde prévision fut seule réalisée; accompagné d'un seul domestique, poudreux, pâle et fatigué, Santa Anna regagne Vera-Cruz. Le général Arago, après le premier épanchement, n'a rien de plus pressé que de lui dire:

— Maintenant, mon cher général, que votre précieuse personne nous est rendue, je désire avant tout que vous veniez inspecter les travaux de défense!

— Nous avons tout le temps demain, mon cher Arago, reprend Santa Anna en descendant péniblement de cheval.

— Mais, mon général, d'une minute à l'autre, Caldéron et ses hommes peuvent venir nous attaquer, et...

— Je connais mes vieux camarades mieux que vous ne les connaissez, interrompt Santa Anna cédant déjà à un sommeil invincible; ils doivent avant de nous attaquer se refaire aussi: quant à moi, depuis vingt-quatre heures que ces enragés m'ont traqué comme une bête fauve, depuis vingt-quatre heures que je n'ai ni bu, ni mangé, ni dormi, je suis à bout. Vous ne me

réveillerez que quand l'attaque commencera, aussi vais-je dormir tranquille!

Nous rapportons ici ces paroles historiques pour faire mieux connaître l'esprit de cet homme extraordinaire, et pour dire comme on l'a vu déjà et comme on le verra encore, que de tous ses besoins le sommeil est le plus invincible, et qu'aucune circonstance critique ne peut l'empêcher de s'y livrer.

Santa Anna connaissait bien ses compatriotes. Le 3 mars avait eu lieu la déroute de Tolomé, Caldéron se serait emparé presque sans résistance de Vera-Cruz, si dès le lendemain il fut venu l'attaquer. Le 10 seulement son armée arriva sous ses murs. Alors ils avaient été remis en état, mais Santa Anna comptait plus encore pour la défendre sur les exhalaisons ardentes des sables qui entourent la ville, sur la fièvre jaune, sur la famine, et ces terribles alliés ne trompèrent pas son attente. La faim, la soif, la maladie, la désertion déciment les troupes du gouvernement. Le 13 mai, le général Caldéron lève le siége et se replie sur Mexico.

Cependant, l'insurrection contre Bustamente avait fait d'immenses progrès. Le général Pedrazza, président de droit, élu en 1828, est de nouveau redemandé par les insurgés: Santa Anna qui lui était opposé, se range maintenant de son côté, et se met en marche

pour Mexico. Caldéron veut de nouveau l'arrêter; ils se rencontrent à *Carral-Fallo*, près de Jalapa (13 juin); cette fois-ci Caldéron capitule. Par ordre du congrès il est remplacé dans le commandement de l'armée par le général Facio, mais Santa Anna le bat complétement et se dirige sur la capitale de la république.

A cette nouvelle, Bustamente se porte en toute hâte à sa rencontre; les deux rivaux sont en présence à Puebla, une affaire générale paraît inévitable, mais Bustamente cède à l'influence toute puissante de l'étoile de Santa Anna, et donne gain de cause au chef de l'insurrection en sacrifiant son ministère

Ainsi se termine pour Santa Anna l'année 1832. L'année 1833 le voit porté à la présidence, accepté, et comme César, le premier dans Rome.

VI

Vers la fin de cette même année, une nouvelle insurrection éclate à Valladolid. C'est la première scène d'une haute comédie dans laquelle Santa Anna s'est réservé le rôle le plus brillant.

L'insurrection sous les ordres du général Daran a pour but de proclamer le président dictateur!!!

Santa Anna s'indigne de cette violation des lois dont il est le premier sujet, et devant lesquelles il doit en cette qualité s'incliner le premier. Il donne à son fidèle Arista l'ordre de s'apprêter, et tous deux marchent encore pour aller combattre cette rébellion!

Tout d'un coup, celui-ci lui propose d'accepter les offres de ces fidèles serviteurs qu'ils vont combattre: nouvelle indignation de Santa Anna qui reproche à Arista de ne pas l'avoir mieux apprécié. Arista lui remet alors son épée, déclare qu'il n'est plus à ses ordres, qu'il passe avec le général Daran et que malgré lui il saura le faire dictateur.

Santa Anna, bientôt fait prisonnier par les insurgés, s'échappe de leurs mains et revient à Mexico, où le vice-président Gomez-Favias résistait de meilleure foi à une insurrection de la garnison même du palais, se remet en marche contre Arista et Daran, et les force à capituler à Guanajuto (la capitulation fut douce). Puis satisfait d'avoir donné à la face du monde cet exemple digne de l'antique Rome, dégoûté, fatigué peut-être des travaux de l'administration, Santa Anna remet son autorité jusqu'à nouvel ordre entre les mains du vice-président, va retremper son âme dans la solitude de Manga de Clavo, la quitte bientôt pour aller soumettre Zacatécas, y revient de nouveau

et s'en éloigne encore pour aller châtier la rébellion des Texiens.

Nous avons vu dans la campagne de Vera-Cruz, Santa Anna battu complétement dès le principe, terminer cependant la campagne en vainqueur: dans celle-ci la victoire ne le conduira qu'à la défaite.

Il commence par emporter à la baïonnette la ville de Béjar, défait les Texiens dans les deux affaires de *Goliah* et de *Copano*, leur fait cinq à six cents prisonniers, exerce sur eux de terribles représailles en en faisant immédiatement fusiller une grande partie, et s'avance triomphalement jusque près de *San-Jacinto.*

Là, fatigué de cette guerre régulière et des manœuvres stratégiques, ses goûts de guerrillero, son esprit aventureux reprennent le dessus, et il laisse sous les ordres du vieux général Filisola le gros de son armée à quelque distance de cette ville!

Il choisit pour l'accompagner dans une de ces attaques soudaines qui lui réussissent ordinairement si bien, le major général Castrillo, surnommé le Murat de l'armée mexicaine, comme lui-même en est surnommé le Napoléon, et 800 hommes de sa meilleure cavalerie. Certes, avec ces soldats pour qui aucun obstacle naturel n'est infranchissable, avec ces chevaux qui ont sur les rochers la légèreté du chamois comme ils ont la vitesse du cerf dans la plaine, avec

ces cavaliers qui galoppent au milieu des fourrés épineux, des branches entrelacées partout où le corps de leur monture peut passer, Santa-Anna n'avait rien à craindre des ennemis qu'il était habitué à combattre, mais ceux qu'il va chercher si aventureusement sont d'une nature bien différente. Ce ne sont plus ces soldats intrépides à l'arme blanche, mais entre les mains desquels les armes à feu ne sont guère dangereuses: les rangs de l'armée texienne se sont recrutés d'un grand nombre de ces *Kentuckiens*, redoutables chasseurs de loutre, dont les longues carabines rayées lancent à coup sûr une balle inévitable, qui choisissent l'œil ou l'oreille de l'animal qu'ils poursuivent pour l'atteindre sans gâter sa fourrure.

Pour eux, la cavalerie de Santa Anna n'aura rien de redoutable, car ils prendront à leur gré pour victime ou l'homme ou le cheval.

Le 20 avril 1836, le président et sa troupe arrivent vers les trois heures de l'après-midi, non loin de San-Jacinto. Le soleil réverbéré par le terrain calcaire est si brûlant, que ces hommes de bronze, que ces chevaux dont après une longue course pas un poil n'est humide, éprouvent le besoin de faire une halte.

Quelques hauteurs terminent la plaine où le détachement s'arrête; quelques maisons abandonnées y sont disséminées, et à la demande du major général

Castrillo, Santa Anna permet à ses hommes de mettre pied à terre. Ceux-ci se désaltèrent en fumant, et pour rafraîchir leurs chevaux dont les naseaux aspirent la réverbération ardente du terrain, ils se bornent à les dessangler un peu, et à remuer leurs selles sur leur dos (réjouir la selle, selon l'expression du pays).

Santa Anna, ses ordres une fois donnés, va se livrer au sommeil dans une des maisons qui sont à l'entour, et Castrillo, les sentinelles placées, va faire sa toilette dans une autre, car l'ennemi est proche, et ce n'est qu'en grand costume qu'il veut le charger.

Tout d'un coup les mots: *Al arma! al arma!* (Aux armes! aux armes!) retentissent de différents côtés. Lessentinelles se replient précipitamment sur le détachement, et à peine les chevaux sont-ils ressanglés, les carabines en selle, qu'un millier de Texiens les attaquent avec fureur.

Castrillo soutient bravement le choc.

Mais les balles des Kentuckiens, montés sur les hauteurs qui dominent la plaine, sifflent dans l'air; leurs longues carabines jettent successivement à terre tous les officiers. Castrillo, atteint de plusieurs projectiles à la fois, tourne sur son cheval et tombe; mais les chasseurs de loutre à l'œil d'aigle cherchent en vain Santa Anna dans la mêlée.

Son sommeil l'a sauvé!

Un domestique du président est à la porte de la cabane d'où il sort au bruit de la fusillade, et lui dit en lui présentant son cheval tout bridé.

— Votre *excellence* n'a que le temps de fuir; Castrillo, tous nos officiers sont morts, nos hommes en fuite, vite, vite à cheval!

Santa Anna s'élance au galop pour rejoindre Filisola: la route est coupée; il tourne bride; mais il a été aperçu. Vingt cavaliers s'élancent après lui, son cheval l'a bientôt mis hors de vue; il gagne, toujours en fuyant, une maison abandonnée, met pied à terre pour laisser souffler sa monture, y entré, s'empare de quelques vêtements que le hasard lui fait rencontrer, les troque contre les siens et reprend sa course.

Malheureusement l'empreinte des fers de son cheval est distinguée par l'œil, à qui rien n'échappe, de ceux qui le poursuivent; sa trace est reconnue parmi des milliers d'autres, dans le sable, sur les rochers, sur la moindre tige d'herbe, et il se voit de nouveau pressé par ses ennemis. Arrivé à un torrent qui gronde avec bruit, son cheval hésite à le franchir: ses adversaires gagnent du terrain, et Santa Anna est fait prisonnier (20 avril 1836). Emmené à *Baltimore*, le congrès délibère si on le fusillera.

La majorité est presque de cet avis.

Tout d'un coup un membre de l'honorable assemblée se lève et dit:

— Messieurs, nous sommes en guerre avec le Mexique, nous voulons par conséquent lui faire tout le tort que nous pourrons, le meilleur moyen d'y arriver est de lui rendre son fatal président!

Cette singulière motion lui sauva la vie, et Santa Anna est remis en liberté, après avoir prêté serment de ne plus jamais porter les armes contre le Texas.

VII

Pendant cette captivité qui ne se termina qu'au mois de novembre de la même année, Santa Anna avait achevé les cinq années de sa présidence.

A son retour à Mexico, humilié déjà de sa défaite et de sa détention, sentant que le prestige attaché à son nom est considérablement amoindri, il a la douleur plus poignante encore de retrouver son rival, le général Bustamente, alors revenu d'Europe, élu président presque à l'unanimité, car sur soixante-deux voix, il n'en a obtenu qu'un nombre dérisoire. Cinq se sont perdues à proclamer son nom. Deux ans plus tard, Santa Anna est arraché à ses méditations, dans l'ha-

cienda de Manga de Clavo, par le retentissement du canon français qui foudroie le fort de San Juan d'Ulloa, réputé imprenable jusque là, dont les bastions s'écroulent.

Il accourt à Vera-Cruz où il trouve sa nomination de gouverneur de la ville, expédiée par le sénat.

En vain il ordonne aux défenseurs du fort de s'ensevelir sous ses ruines, ils sont contraints à le rendre, et Santa Anna grince des dents en pensant à la fatale puissance des nations européennes. Un hasard providentiel l'empêche encore une fois de tomber aux mains de ses ennemis.

Sachant que le général Santa Anna est dans Vera-Cruz, le prince de Joinville résolut de s'emparer de sa personne. Il faudra le surprendre pendant son sommeil. Le lendemain à cinq heures du matin, le prince descend dans sa yole de commandant et se fait accompagner d'un canot.

Vera-Cruz n'est pas encore rendue!

Par ce hasard providentiel dont nous venons de parler, au lieu de cette atmosphère toujours limpide, de ce ciel toujours bleu qui couvre la ville et la rade, la ville et la rade sont enveloppées d'une brume épaisse et compacte. Arrivée à la pointe du môle, la yole du prince est forcée d'attendre l'embarcation qui l'accompagne, et qui s'est égarée dans le brouillard.

Cette embarcation porte le pétard nécessaire pour faire sauter les portes, les clous pour enclouer les canons; elle accoste. Après quelques minutes d'attente, le prince se remet en marche. La maison de Santa Anna est entourée, forcée, mais ces quelques minutes de retard l'ont sauvé : son lit est encore chaud, et Arista, son fidèle Arista, surpris seul, a l'honneur de remettre son épée au prince français.

Le prince se retire en bon ordre.

Les embarcations sont déjà chargées de monde, quand une des portes qui donnent sur le môle s'ouvre, et un officier général s'y laisse voir à moitié, une jambe en avant, l'épée à la main. Au même instant, sur la pointe de la jetée, une mèche allumée fume à côté d'une caronade dont la bouche laisse voir des grappes de mitraille : pour faire à l'ennemi un dernier adieu, un marin approche la mèche, le coup part, et Santa Anna tombe à la tête des siens, la jambe emportée au-dessus du genou, et les doigts mutilés de sa main droite laissent tomber son épée! [1]

[1] Informé de cet accident, le prince de Joinville envoya au général mexicain son chirurgien; Santa Anna le refusa avec hauteur : mais comme il n'y avait en ce moment à Vera-Cruz ni chirurgien, ni médecin, il dut se résigner à être amputé par un boucher de la ville.

VIII

Depuis ce temps, il laisse toujours tomber sur sa jambe de douloureux regards, mais depuis lors aussi il a recouvré la présidence. La présidence s'est changée pour lui en une dictature dont le temps n'est pas borné, et dont la puissance est presque illimitée.

Tout ploie devant lui, lui seul est puissant, lui seul taxe les impôts. Un désintéressement héroïque, nous devons le dire, a été remplacé par l'avidité de s'enrichir : ses douaniers couvrent presque tout l'état de Vera-Cruz. Dans le cours de l'année 1843, il institue un impôt direct, c'est celui d'une loterie dont les billets coûtent fort cher et dont chaque particulier reçoit l'ordre de prendre un certain nombre. Les lots gagnants sont nombreux, séduisants par les sommes qu'ils promettent, mais hélas! ils ne sortent jamais, ou quand ils sortent ils ne valent guère mieux, car l'impitoyable loterie ne paie jamais..

Nous avons essayé de dépeindre Santa Anna tel que nous l'avons connu. Qui peut maintenant savoir le secret de cette âme inquiète, blasée, mélancolique? Son ambition est-elle assouvie? On ne peut révoquer en doute des talents extraordinaires chez lui, une promp-